ARCHAÏQUE

Nos sociétés modernes partagent une conception linéaire du temps, celle-ci s'éloigne de l'archaïque par son caractère progressiste tournée vers l'avant. « Or, d'autres visions du temps existent, et l'archaïque prend toute sa puissance, il me semble, quand on le pense à l'aune d'un temps cyclique, comme l'Orient ou l'Extrême-Orient le vivent. Dans ces sociétés, le temps n'est pas linéaire, il est perçu comme une spirale où les choses reviennent, transformée évidemment par l'épaisseur du temps et le contexte de leur actualisation, mais elles reviennent. La continuité des transformations l'emporte sur la rupture. Nous mentionnons l'idée "d'en finir avec", considérant les conceptions orientales du temps qui nous invitent quant à elles au "recommencer avec" »[76].
Dans cette idée de retour à l'origine, on rencontre justement un cycle, mais un cycle en forme de spirale, car ce retour en arrière n'est pas vierge d'évolution et d'innovation, au contraire, cette origine va prendre un aspect bien différent de l'initiale, puisque l'épaisseur du temps transforme tout sur son passage.

L'attention portée à la matière et au matériel entre dans une approche archaïque. Celle-ci s'éloigne de tout préconçu culturel, d'idéologie artistique, de sens marqué par le passage du temps et des humains. « Parfois visée par la quête de l'archaïque, cette authenticité est également lisible dans les volumes primaires de l'architecture ; objets qui pour leur unité, leur universalité et leur perfection affirment leur présence incontestable et rassurante. »[78]. Ainsi les deux se retrouvent de manière puissante et se mettent en valeur l'un et l'autre par leur symbiose dans le passé, mais aussi dans le présent. Une telle étude de la matière permettrait d'entrevoir son utilisation de façon plus essentielle, proche de sa forme naturelle, lui donnant une valeur fondamentale.

« De manière plus brutale et inattendue, l'archaïque peut être résurgent, ramener à des comportements ou à des thèmes que l'on croyait définitivement disparus. [...] C'est que par-delà l'archaïque rémanent ou résurgent, il est un archaïque permanent que l'anthropologie et la psychanalyse nous ont appris à débusquer dans les couches profondes de la psyché individuelle. L'archaïque n'est pas seulement l'empreinte de croyances ou de comportements ancestraux transmis par le groupe ; il s'enracine en chacun de nous, prête en dépit de toutes les avancées civilisatrices. Ainsi la modernité, emportée par son propre dynamisme, ne peut-elle plus rejeter cet archaïque hors d'elle-même comme elle a longtemps prétendu le faire, et doit-elle problématiser son rapport avec lui »[83]. Ces deux principes, l'un évoquant ce qui est dépassé et l'autre proposant une actualité anhistorique, semblent ainsi se réunir et constituer une temporalité sans limites et sans définitions. Mêlée dans les plis du passé, l'archaïque resurgit aujourd'hui en présentant, pour les défis actuels, un attrait particulier.

« La présence de certaines constructions a pour moi quelque chose de mystérieux. Elles semblent simplement être là. On ne leur accorde aucune attention particulière. Et pourtant il est impossible de s'imaginer l'endroit où elles sont sans elles. Elles paraissent fermement ancrées dans le sol. Elles ont l'air de faire naturellement partie de leur environnement et de dire : "Je suis telle que tu me vois et ma place est ici." »[79]

L'un comme l'autre, ils incorporent une confiance à l'instinct, à une « prélogique ». On pourrait parler d'une intelligence de la frugalité.

La tradition évolue, elle apparaît au travers de nouvelles formes au cours du temps. Mais certaines traditions finissent par disparaitre, car les humains évoluent et perdent certaines valeurs issues du passé.
Cela ne s'observe pas dans l'archaïque, celui-ci étant une origine, il ne peut évoluer. Il peut au contraire faire resurgir des intuitions importantes du passé dans le présent, pour rendre compte de certains mécanismes, pour faire revaloir certains savoir-faire et certaines pensées.
L'archaïque est inaltérable, il subsiste dans notre monde et offre des valeurs à ne pas oublier, tandis que la tradition évolue, mais n'est pas sûr d'exister *ad eternam*.

V. Gregotti, cité par Bonzani, annonce que « L'origine de l'architecture n'est ni dans la cabane, ni dans la caverne, ni dans la mythique maison d'Adam au paradis : avant de transformer le support en colonne, le toit en tympan, avant de poser pierre sur pierre, l'homme a posé la pierre sur la terre pour marquer un lieu dans l'univers inconnu, pour le mesurer et le modifier. »[77]. Le premier geste de l'homme, qu'on pourrait dire architectural, serait alors aussi simple que le marquage du sol qui témoigne de sa présence sur terre. C'est un geste archaïque qui lie de manière intense, l'homme à la terre. « La rencontre avec la puissance des situations est ainsi, sans doute, une des dimensions archaïques de l'architecture. [...] Avant tout discours sur l'architecture, il y a cette rencontre essentielle qui hante cet art situé qu'est l'architecture. »[78]. L'art de se situer dans le monde et l'art de représenter matériellement cette situation. L'archaïque noue le territoire avec émotion, un paysage qui se bouleverse sous l'emprise humaine. En prétendant y réagir, les humains perçoivent leur présence et font part entière avec le sol qu'ils transforment.

En parlant des fermes en Italie, dans les montagnes ; « It is an architecture that we all know how to appreciate because it is made of simple local materials, because the functions are resolved in more adequate forms, and because time marks it with its tracks and makes it its own landscape, as if it always existed. »[88]. La matière n'existe pas sans le territoire et inversement. « Quand je construis dans le paysage, je tiens à ce que les matériaux de construction s'accordent avec sa substance historique. La matérialité du bâti doit se combiner avec la matérialité du lieu. J'éprouve une grande sensibilité pour le rapport entre le lieu, le matériau et la construction. Le matériau et la construction doivent avoir un rapport avec le lieu et parfois en provenir directement. Sinon, il me semble que le paysage n'acceptera pas le nouvel édifice. Quand, par exemple, une maison avec isolation périphérique et un crépi synthétique imposent dans le paysage la médiocrité de ses surfaces dans la lumière du soleil, j'en souffre presque physiquement »[89]. « Use of local materials for constructing man-made objects and attention paid to the specific characteristics of the site are the main recognizable elements in the traditional relationship between man and nature [...]. »[90].

Le territoire reste un lieu qui a ses limites dont nous ne pouvons pas nous séparer entièrement. Malgré un monde généralisé, le territoire reste en partie ancré à son histoire, à sa tradition, à sa nature fondamentale qui font de lui ce qu'il est. Des réflexions différentes sont nécessaires pour comprendre la conciliation du global et du local.

TERRITORIAL

« Dans ce monde clos, qui a ainsi son espace, sa causalité, son temps, quelque peu différents des nôtres, les sociétés se sentent solidaires des autres êtres ou ensemble d'êtres, visibles et invisibles, qui l'habitent avec elles. Chaque groupe social, selon qu'il est errant ou sédentaire, occupe un territoire plus ou moins étendu, dont les limites sont, en général, nettement fixées pour lui et pour ses voisins. Il n'en est pas seulement le maître, avec le droit exclusif, par exemple, d'y chasser ou d'y cueillir les fruits. Le sol lui "appartient", au sens mystique du mot : une relation mystique relie ses vivants et ses morts aux puissances occultes de toutes sortes qui peuplent cette terre, qui lui permettent d'y vivre [...] »[95].

« L'objectif implicite de Bernard Rudofsky est de montrer que tous ces habitats étaient réalisés sans architecture et correspondaient au mieux à des modes de vie ancrés dans un territoire géographique dont ils exploitaient les ressources. Le sous-entendu est que la société industrielle, qui avait signifié le déracinement de populations, n'a pas été capable de produire des habitats de cette qualité d'ancrage. »[97]

On peut retrouver, dans cette mise en confrontation, comment les archétypes d'un temps cyclique ont sûrement amené les humains à conserver certains rites collectifs et sacrés malgré une volonté d'innovation. On peut parler d'intuition primaire. Une intuition qui prouve l'importance des cycles et du fait qu'il ne faut pas les séparer de la linéarité induit par le modernisme. Finalement dans ces temporalités, on peut voir qu'archaïque et innovation ne sont pas opposés, mais complémentaires.

CYCLIQUE ET LINÉAIRE

« Ce qui est primitif est souvent lié à des ensembles cycliques. Comme l'a exposé M. Elkin, cité par Lévy-Bruhl, « La vie même de la nature, et par conséquent aussi celle de l'espèce humaine dépend des cérémonies et des emplacements sacrés. La philosophie totémique des indigènes unit l'homme et la nature en un tout vivant, qui est symbolisé et maintenu par le complexe des mythes, des cérémonies et des emplacements sacrés. Si les mythes ne sont pas conservés avec ce qui en fait l'autorité, si les cérémonies ne sont pas célébrées, si les emplacements ne sont pas entretenus comme sanctuaires des esprits, alors le lien vital est rompu, l'homme et la nature sont séparés, et ni lui ni elles n'ont plus aucune garantie qui assure la continuation de leur existence »[93]. La répétition de ces cérémonies et autres sont donc le ciment qui maintient ces civilisations ancrées dans leurs perceptions du monde et dans leur lien à la nature. Cette répétition est directement liée à cette nature, qui se trouve au centre des phénomènes cycliques de la terre. C'est un monde clos, un monde souvent représenté par des cercles ou formes circulaires, est ce qui ancre le primitif dans son temps spécifique. On le voit même dans ce qu'on appelle l'architecture primitive, qui est fragile ou sacrificielle, car elle vacille dans une temporalité qui la voit comme renouvelable et qui n'est pas physiquement attachée au monde.

Le lien primitif avec le matériel est surtout issu de l'intuition « guidée elle-même par une observation aiguë d'objets »[101]. Le travail de la matière de manière primitive est un travail qui repose sur une expérience de celle-ci, de ses réactions et de ses envies conceptuelles. Ce travail primitif est donc très respectueux de cette matière, il respecte ses origines, ses limites et ne l'oblige pas à ressembler à ce qu'elle ne devrait pas.
Dans les mentalités primitives, la matière est secondaire à leur mode de vie, ils se sentent plus proches et plus confiants avec le mystique et le spirituel qu'avec le concret pragmatique que représente tout ce qui est matériel. On pourrait parler de frugalité des sens pour une complexité d'esprit.
« Si donc la mentalité primitive évite et ignore les opérations logiques, si elle s'abstient de raisonner et de réfléchir, ce n'est pas par impuissance de dépasser ce que lui offrent les sens, et ce n'est pas non plus par un attachement exclusif à un petit nombre d'objets tous matériels. »[102]

« Au lieu de nous substituer en imagination aux primitifs que nous étudions, et de les faire penser comme nous penserions si nous étions à leur place [...], efforçons-nous [...] de nous mettre en garde contre nos propres habitudes mentales et tâchons de découvrir celles des primitifs par l'analyse de leurs représentations collectives et des liaisons entre ces représentations. »[97], « Dès lors, l'activité mentale des primitifs ne sera plus interprétée d'avance comme une forme rudimentaire de la nôtre, comme infantile et presque pathologique. Elle apparaîtra au contraire comme normale dans les conditions où elle s'exerce, comme complexe et développée à sa façon. En cessant de la rapporter à un type qui n'est pas le sien, en cherchant à en déterminer le mécanisme uniquement d'après ses manifestations mêmes, nous pouvons espérer ne pas la dénaturer [...]. »[98]. « Par suite, les liaisons causales, qui sont pour nous l'ossature même de la nature, le fondement de sa réalité et de sa stabilité, n'ont à leurs yeux que fort peu d'intérêt. »[99]

Le matériel semble indissociable du contemporain, car il prend place dans le temps et il permet de aussi de déceler les traces du passé, « Le passé n'existe pas, il n'est perceptible que dans les traces que le présent en porte »[92]. La matière est ce qui permet de construire l'architecture de manière concrète, elle sera alors toujours présente dans le contemporain, les deux ne pourront pas se délier de leur relation.

« Si un projet ne fait que puiser dans l'existant et dans le répertoire de la tradition, s'il répète ce que l'endroit lui fixe d'avance, il me manque le dialogue avec le monde, le rayonnement du contemporain. Si une œuvre architecturale n'est qu'un récit sur le cours du monde et l'expression d'une vision, qui ne parvient pas à faire résonner le lieu, il me manque l'ancrage sensoriel dans le lieu, le poids spécifique de ce qui est local »[100]. La tradition se fait de plus en plus condamner par le globalisme touchant les sociétés contemporaines d'aujourd'hui. Mais on trouve un paradoxe, car comme le dit Peter Zumthor ci-dessus, nous vivons dans un monde où le global devient aussi un atout qu'il ne faut pas faire disparaître ou mettre de côté. Contemporain et traditionnel reposent sur un équilibre délicat entre l'un et l'autre. Traditionnel rime avec le passé alors que le contemporain est dans son temps présent, les rendant difficilement compatibles. Le traditionnel se doit alors de profiter de ce que le présent lui offre pour évoluer avec lui, tout en sauvegardant les valeurs qui le compose.

« The proliferation of new materials characterized by an unknown duration, the abandonment of traditional building solutions, even formal, a forgiven relation with the physical and social environment, an ephemeral construction, the overcoming of every limit, the division between the shape of a settlement and the identity of the site are all principles no more recognized as values to be supported by the contemporary society. Consequently, nowadays is emerging the interest towards a return to traditional built environment, not certainly in terms of postmodernism, but rather in the sense of a renewed consciousness of the sustainable ways to build the territory. »[95]

« Partout où l'observation a été assez patiente et prolongée, partout où elle a fini par avoir raison de la réticence des indigènes qui est extrême touchant les choses sacrées, elle a révélé chez eux un champ pour ainsi dire illimité de représentations collectives, qui se rapportent à des objets inaccessibles aux sens, forces, esprits, âmes, mana, etc. »[103].

La matière est intensément liée à la tradition, surtout dans des milieux où le développement s'est fait de manière anonyme et spontanée, avec un savoir-faire intégré de génération en génération. Ces traditions de la matière sont ancrées dans un lieu, elles correspondent à une ou plusieurs matières locales, qui prennent souvent leurs expressions dans l'apparence des bâtiments. C'est une matière qui compose le territoire, et dépend de techniques et d'usages particuliers. « It is a tradition built up over time by man in facing the natural difficulties posed by the place with the means available and the materials offered by the place. »[98]

« [...] l'archaïque c'est [...], un point de distance, un observatoire à partir duquel on peut mettre en perspective le monde contemporain, mieux comprendre les spécificités de notre société et de notre culture »[80]. L'archaïque permettrait-il de mieux comprendre le monde contemporain, le monde présent dans lequel nous vivons ? Mais « Le passé n'existe pas, il n'est perceptible que dans les traces que le présent en porte »[81]. Alors il est peut-être possible de mieux comprendre l'archaïque grâce au contemporain, en observant les éléments du présent racontant le passé. L'architecture contemporaine pourrait être celle qui joint l'inactuel à l'actuel, car le contemporain est « avec le temps, avec les temps, avec les temps ensemble »[82].

Le contemporain a un rapport au temps précis, mais aussi très large. Il a un rapport à un temps présent, à un temps qui se déroule en même temps que lui. Mais il est également lié à des temps passés ou à venir. Un temps linéaire qui continue d'avancer sans s'arrêter. Un temps cyclique, car il jette des regards sur le révolu qui fait tout autant partie de lui.

Les matériaux s'usent de manières linéaires au cours de leur vie et ne pourront pas être réutilisés de la même façon. Les innovations cherchent à pousser cette réutilisation de plus en plus loin, ce qui devrait donc amener à construire et concevoir avec de l'ancien et non pas seulement avec du nouveau générique.

CONTEMPORAIN

Le territoire est globalisé dans le monde contemporain. « Everything today is supposed to be global, but in fact no one has ever had a truly global view. You always see locally, from a situated place, through specific instruments. Better to take the localized perspective into account if we wish to reorient ourselves. To do so, we need to become aware of the many gaps that, in practice, separate the successive images that give a "global view" once pieced together »[84]. Mieux comprendre les étapes de cette globalisation du territoire permettrait de mieux comprendre son étendue et la disproportion qu'elle amène. Mais le global n'est pas à rejeter, il est à utiliser de manière équlibrée avec le local. Zumthor le dit lui-même : « Si un projet ne fait que puiser dans l'existant et dans le répertoire de la tradition, s'il répète ce que l'endroit lui fixe d'avance, il me manque le dialogue avec le monde, le rayonnement du contemporain. Si une œuvre architecturale n'est qu'un récit sur le cours du monde et l'expression d'une vision, qui ne parvient pas à faire résonner le lieu, il me manque l'ancrage sensoriel dans le lieu, le poids spécifique de ce qui est local »[85].

« La représentation du temps, surtout qualitative, reste vague : presque toutes les langues primitives sont aussi pauvres en moyens de rendre les rapports de temps que riches pour exprimer les relations spatiales. Souvent, l'événement futur, s'il est considéré comme certain, et s'il provoque une émotion forte, est senti comme déjà présent. »[100]

PRIMITIF

« M. Elkin en a clairement exposé la raison. "La vie même de la nature, et par conséquent aussi celle de l'espèce humaine dépend des cérémonies et des emplacements sacrés. La philosophie totémique des indigènes unit l'homme et la nature en un tout vivant, qui est symbolisé et maintenu par le complexe des mythes, des cérémonies et des emplacements sacrés. Si les mythes ne sont pas conservés avec ce qui en fait l'autorité, si les cérémonies ne sont pas célébrées, si les emplacements ne sont pas entretenus comme sanctuaires des esprits, alors le lien vital est rompu, l'homme et la nature sont séparés, et ni lui ni elles n'ont plus aucune garantie qui assure la continuation de leur existence. »[108] Ces mythes et cérémonies entrent dans les habitudes de ces sociétés, et deviennent traditionnels. Sans ceux-ci, ces sociétés ne se sentent plus connectées à ce qui les lie sur terre.
Dans la continuité du temps, les traditions se sentent dénaturées, arrachées de leurs significations profondes tandis que le primitif, inscrit dans un monde clos, se suffit à perdurer d'ancestraux rituels.

Les traditions se doivent d'évoluer, malgré leur définition contradictoire à ce phénomène. Afin de conserver leur valeur initiale, au détriment du folklorisme, du tourisme de luxe ou de rénovations irréfléchies, il est nécessaire de les étudier dans leur fondement pour en extraire leur véritable valeur. Il faut leur permettre d'être ébranlées par le hasard de l'évolution du monde et ainsi ne pas les perdre au détriment de celle-ci.

Sous l'épaisseur de la culture et de la tradition, primitif et archaïque se sont révélés comme l'opportunité d'une nouvelle liberté. Une liberté permettant de se soustraire aux impasses culturelles dans lesquelles les sociétés ont pu s'engouffrer. Une résurgence qui induit un intérêt pour des essentialités intuitives et humaines. En fracture avec une continuité, archaïque apparaît comme une origine permettant de se démystifier d'un fardeau culturel. Primitif est convoqué pour son caractère brut et sauvage, sa souche première autorisant de nouvelles directions conceptuelles. La pensée primitive et archaïque, par leur nature d'initiale, sert de guide pour constituer une nouvelle logique encore à déterminer.

Ces phénomènes d'innovation ne sont pas non plus une solution sans contrepartie. On oublie les origines de la matière, son lien étroit au territoire, son savoir-faire ancestral, uniquement sa résistance et sa mécanique technologique sont observées dans le simple but de son exploitation. Pourtant les architectes anonymes, concepteurs de la majorité des paysages de campagnes, de montagnes, n'avaient pas les mêmes bases théoriques et scientifiques que les architectes diplômés, et ils ont construit ce que nous voyons aujourd'hui comme les traditions de l'architecture rurale. « Rural architecture is traditionally considered as a spontaneous expression of man's constructive activity, in some way "culturally elevated", because it is rich in technological solutions which place the building constructions in a tight relationship with the landscape and men's life »[87]. Ces bâtisseurs ont réussi à concevoir de telles constructions, car ils ont pris le temps de comprendre les mécanismes naturels de la matière et de ses rapports au paysage et au site. Leurs réponses architecturales sont dans le respect du temps et de ses cycles.

Ces traditions matérielles prennent naissance dans une situation concrète et environnementale particulière, ce qui les rend plus riches et plus justifiables dans leur utilisation au sein du local. Elles offrent une architecture plus responsable et respectueuse de ce qui l'entoure, avec des formes qui répondent à des besoins singuliers. La matière est respectée, exploitée à son maximum essayant d'optimiser son utilisation de manière ingénieuse.

MATÉRIEL

Les limites n'existent pas, elles n'apparaissent pas physiquement, mais elles se dévoilent grâce au lien que les habitants ont avec la terre sur laquelle ils vivent. Tout est l'un dans l'autre, leur relation au sol est d'autant plus forte grâce à sa mysticité, leurs architectures ne leur servent pas à marquer le territoire, comme nous le faisons, le construire et révéler des limites brutes. Elle n'est là que pour marquer leur présence sur terre. Leur lien avec le paysage est plus profond et plus sacré, il s'étend au travers de tout ce dont il est peuplé.

Archaïque diffère de traditionnel de multiples manières. L'archaïque, supposant une origine, est sans culture, il se raccroche à des phénomènes naturels. La tradition est ancrée dans une culture et une communauté. C'est aussi ce qui l'a rendu plus durable dans le temps. L'archaïque est perçu comme une période dans une histoire linéaire, alors que la tradition n'est pas une période, elle se transmet au travers des générations souvent négligeant l'ère historique dans laquelle elle se retrouve. « On voit au passage quelle distinction serait à faire entre l'archaïque, qui suppose un décalage par rapport à un groupe, une culture, un mode de pensée ou un style ayant atteint un stade différent de développement ou d'élaboration, et la tradition, laquelle peut remonter à la nuit des temps, mais qui, bonne ou mauvaise, n'est pas remise en cause par le groupe qui la perpétue et qui trouve en elle sa cohérence. »[86]

Les sociétés dites traditionnelles sont souvent hostiles à l'innovation, restant ancrées dans une sacralité et un rythme de vie ordonné sur un cycle qui se répète. Malgré leur volonté, des influences extérieures perturbent et entraînent des changements. Certaines traditions se voient alors évoluer, se transformer ou alors même disparaître. Les traditions sont influencées par la linéarité du temps, malgré leur sacralité ou leur rapport très fort à des communautés particulières.

Les traditions ont un lien puissant avec leurs communautés, mais aussi avec leur territoire. Les traditions restent encore un des rares éléments de nos sociétés qui ne se globalise que très peu, une preuve de son attachement à son lieu d'apparition. Mais peut-être à l'inverse, vu que les territoires eux se globalisent, les traditions se perdent, car elles ne retrouvent plus leur point d'accroche.

TRADITIONNEL

Dans la pensée historique, l'archaïque est une période, une ère qui précède d'autres époques, comme la préhistoire. Mais l'archaïque, c'est également l'origine, le commencement, comme le signifie le terme arkhè, qui en est la racine, mais aussi celle du mot architecture. « Selon cette conception, et dans une perspective progressiste, l'archaïque est ce qui nous ramène à l'ancestralité et aux obscurités dont notre civilisation nous aurait débarrassés. L'archaïque n'est alors convoqué, dans le contexte contemporain, que pour désigner des inerties, formes, comportements ou modes de pensées rétrogrades, aux mieux périmés et obsolètes, au pire dangereux »[1].

Être archaïque, aujourd'hui, c'est être vu comme une origine obsolète, c'est un adjectif qui est souvent utilisé dans sa définition péjorative, « L'archaïque à quelque chose à voir avec l'initial et ce rapport à l'initial est largement occulté par la pensée moderne occidentale qui parle de l'archaïque comme de quelque chose d'obsolète, de désuet, qui n'est plus contemporain »[2]. Pourtant on ressent une envie de recommencer, de prendre un nouveau départ au sein d'une communauté qui a « un constat souvent sombre de la situation contemporaine et visent à réactiver un sens profond de l'architecture : celle-ci apparaît alors moins comme un art sophistiqué que comme pratique de l'installation de l'homme sur terre, quelle que soit cette terre »[3].

Comment retrouver ce « sens profond »[4] de l'architecture ? Est-ce que se tourner vers ces débuts archaïques n'est pas une des marches à suivre ? « [...] il y a entre l'archaïsme et le moderne un rendez-vous secret non seulement parce que les formes les plus archaïques semblent exercer sur le présent une fascination particulière, mais surtout parce que la clé du moderne est cachée dans l'immémorial et le préhistorique »[5].

L'archaïque est sans culture, sans forme de société comme nous la voyons aujourd'hui, l'archaïque est proche de la nature, du primitif, d'un rapport à des instincts primaires et non des devoirs sociétaux. Effectuer un retour détaché de toute culture permettrait d'examiner la nature même des choses, revaloriser, libérer le savoir, que ce soit celui de la terre, de la matière, ou même encore des hommes et des femmes. Zumthor cherche déjà par lui-même à travailler dans cette direction, cité par Lucan, il se dit vouloir « mettre à jour l'essence même du matériau, libre de toute signification héritée d'une culture »[6]. On peut aussi y associer les travaux de démantèlements méthodiques de Rotor, l'acte de faire et de défaire, en déconstruisant on arrive à appréhender l'origine de cette construction, comment elle se développe. En voyant apparaître cette évolution, on se rend compte que cette origine est toujours présente, on peut la reconnaître, la comprendre et ainsi viser à réactiver un sens profond à certains éléments. « L'archaïque n'est pas tant du passé que du dépassé, à condition d'ajouter aussitôt que ce dépassé est toujours présent. Genre de paradoxe que les psychanalystes connaissent bien et qui rejoint par ailleurs la distinction faite entre l'histoire, qui étudie le passé en tant que tel (événements, personnages, mœurs...) et l'archéologie, qui étudie des vestiges matériels appartenant au passé, mais tant bien que mal préservés : ce qui du passé reste présent dans le sol. »[7].

Dans cette introspection de l'archaïque, il ne faut pas y voir un regret de celui-ci, une volonté d'un retour primitif, mais plutôt un moyen d'aider à repenser le monde, lui redonner du sens, « c'est pour être interrogée, pour trouver des voies actuelles de conception de l'architecture »[8]. « Le regard porté aux édifices archaïques n'a pas pour but de retrouver des formes originelles, qui seraient plus essentielles que d'autres, des archétypes primordiaux. Non, il a pour but de reconnaître ce qui est en jeu dans les conceptions que l'on se fait de l'architecture, conceptions formelles, qui sont d'ordre syntaxique. »[9]

Comme le dit aussi Halimatou Mama Awal : « l'archaïque est entendu comme retour à l'essentiel afin de révéler les conditions primaires du changement pour accéder à l'innovation »[10]. Il n'est pas convenu d'employer ces innovations et de les lier à l'archaïque de façon irréfléchie. On voit déjà cette manifestation de la part de certains architectes, qui construisent des formes archaïques en utilisant des technologies tellement complexes et avancées, qu'ils en perdent la nature même de ce qu'ils ont conçu. Lucan le définit de manière très juste en affirmant : « Que la forme architecturale ait pu devenir une icône est un phénomène contemporain indéniable. Une icône chervche l'originalité absolue : idéalement, elle ne ressemble à rien, elle ne se réfère à rien. Le plus souvent, elle cherche le spectaculaire. Mais souvent aussi, la production de ces événements architecturaux spectaculaires réside dans un paradoxe »[11]. L'archaïque en architecture est fréquemment utilisé à des fins monétaires, on le rencontre beaucoup dans le luxe et dans le tourisme, vivre pendant quelques semaines dans une reproduction d'un habitat archaïque comme expérience inégalable. Mais, mis à part la forme, il n'y a rien derrière cet objet, dans son ressenti, dans sa conception, on n'y retrouve qu'une vague impression culturelle de ce que c'était de vivre avant, tout en conservant le confort offert par le XXIe siècle.
Il n'est donc pas question de façonner des formes ressemblant au passé. Le but serait de se réapproprier des gestes et des pensées de l'archaïque du construit tout en les adaptant à notre époque, car les origines seront constamment modifiées par le cours du temps. Par exemple, selon Lucan, « L'ossature domino est devenue la cabane primitive de l'architecture moderne, un type qui appartient à l'archaïque de l'architecture moderne. Donc un type archaïque qui ouvrit des possibles. Et un type archaïque toujours ouvert aux possibles. »[12]

Après toutes ces suppositions sur la volonté d'un retour à l'archaïque, est-il vraiment possible de s'abstraire de toute culture, de tout apriori, d'atteindre un passé si lointain sans pour autant se faire influencer par nos civilisations ? Comme le dit Merleau-Ponty, cité par Lucan, « comment peut-on revenir de cette perception façonnée par la culture à la "perception brute" ou "sauvage" »[13]. L'archétype, concept issu de Carl Gustav Jung, peut-être une limite à cette étude de l'archaïque isolée de toute culture. Les humains ont tendance à se représenter les choses de la même manière, communes à des multitudes de cultures, différends à travers des symboles. Mais comment savoir si ces symboles sont réels ou alors déformés par le temps ? L'archéologie peut amener à découvrir des réponses, mais malgré toutes les trouvailles et analyses de ces origines, nous serons toujours limités par notre inconscient collectif. Comme l'annonce Aldo Rossi, « l'original — vrai ou présumé — ne sera qu'un objet obscur qui s'identifie à la copie. »[14], ou encore « En fait, ces formes de l'habitation — ainsi que celle de la villa — sont déposées dans l'histoire de l'homme jusqu'à appartenir aussi bien à l'architecture qu'à l'anthropologie. Il est difficile d'imaginer d'autres formes, d'autres représentations géométriques, précisément parce que nous n'en avons pas l'exemple »[15]. Cet inconscient collectif peut également être pris de manière différente, il pourrait puiser ses origines dans une humanité si lointaine qu'elle serait dite archaïque dans le sens où nous voulons l'entendre. « On ne devrait pas s'étonner de voir certains rêves, lorsqu'ils jaillissent précisément de cet inconscient collectif, revêtir des formes et présenter des phantasmes que l'on retrouve dans la mythologie des peuples archaïques. »[16] Nous ne saurons jamais si nous sommes juste. Le temps et le passé ont leurs limites.

V. Gregotti, cité par Bonzani, annonce que « L'origine de l'architecture n'est ni dans la cabane, ni dans la caverne, ni dans la mythique maison d'Adam au paradis : avant de transformer le support en colonne, le toit en tympan, avant de poser pierre sur pierre, l'homme a posé la pierre sur la terre pour marquer un lieu dans l'univers inconnu, pour le mesurer et le modifier. »[77]. Le premier geste de l'homme, qu'on pourrait dire architectural, serait alors aussi simple que le marquage du sol qui témoigne de sa présence sur terre. C'est un geste archaïque qui lie de manière intense, l'homme à la terre. « La rencontre avec la puissance des situations est ainsi, sans doute, une des dimensions archaïques de l'architecture. [...] Avant tout discours sur l'architecture, il y a cette rencontre essentielle qui hante cet art situé qu'est l'architecture. »[78]. L'art de se situer dans le monde et l'art de représenter matériellement cette situation. L'archaïque noue le territoire avec émotion, un paysage qui se bouleverse sous l'emprise humaine. En prétendant y réagir, les humains perçoivent leur présence et font part entière avec le sol qu'ils transforment.

Territorial c'est ce qui relève du territoire. Plus précisément du latin « territorialis »[21]. C'est un « morceau de terre appropriée »[22]. Autrement dit, la « terre vierge »[23] ne subsiste, en tant que telle, qu'en l'absence de son appropriation par l'homme. Ce rapport de force semble alors bien inégal, « la terre vierge »[24] devient donc « territorial »[25] sous l'influence des activités humaines. Ainsi, une limite se dessine pour séparer la nature de la culture. Le territoire est ce qui prend le rôle d'un « agencement de ressources matérielles et symboliques capables de structurer les conditions pratiques de l'existence d'un individu ou d'un collectif social et d'informer en retour cet individu ou ce collectif sur sa propre identité »[26].

L'appropriation de la terre par l'homme se cristallise dans l'acte d'édifier. Vittorio Gregotti, cité par Lucan, explique « L'origine de l'architecture n'est ni dans la cabane, ni dans la caverne, ni dans la mythique maison d'Adam au paradis : avant de transformer le support en colonne, le toit en tympan, avant de poser pierre sur pierre, l'homme a posé la pierre sur la terre pour marquer un lieu dans l'univers inconnu, pour le mesurer et le modifier »[27]. De plus la définition que Benoît Goetz fait de l'architecture, cité par Stéphane Bonzani dans *L'archaïque et ses possibles*, lui donne un caractère plus important « L'architecture est l'art ou la technique d'édifier des immeubles, c'est-à-dire des choses immobiles. Sauf exception [...], l'architecture est l'art de l'immobilité. Que les édifices soient pensés comme devant rester en place, à la différence des œuvres de peinture par exemple, cela est une composante essentielle de l'architecture. Les édifices ne bougent pas, et c'est même ce qui les distingue de tout ce qui les environne et de tout ce qu'ils contiennent : mobiles et meubles. Tenir une place, se maintenir, voilà ce qui donne aux œuvres d'architecture leur prodigieuse énergie d'immobilité »[28]. Par sa caractéristique d'immobile et de maintien, l'architecture renforce ainsi sa dualité avec la nature mobile et variable. Pourtant en découle aussi une certaine interdépendance, qui est soulignée par un passage, empruntée à Tadao Ando cité par Stéphane Bonzani « l'architecture a pour le contexte la même attirance qu'un être vivant pour les éléments nutritifs qu'il tire de sa nourriture. De même que les éléments nutritifs forment le corps en se transformant, le contexte devient un élément de la composition architecturale »[29]. Le contexte, dont parle Tadao Ando, peut être compris en partie comme le territoire, mais aussi comme ce qu'il en déborde, la « terre vierge »[30]. À défaut de lui arracher inévitablement son statut de pureté, l'architecture semble pouvoir se composer avec elle.

L'imbrication de ces deux forces, dont il est question (nature et architecture), permet d'imaginer « territorial »[31] dans un sens moins strict, délaissant son caractère d'appropriation pour celui de l'adoption. « Territorial » comme un « morceau de terre coalisée ».

« Dans ce monde clos, qui a ainsi son espace, sa causalité, son temps, quelque peu différents des nôtres, les sociétés se sentent solidaires des autres êtres ou ensemble d'êtres, visibles et invisibles, qui l'habitent avec elles. Chaque groupe social, selon qu'il est errant ou sédentaire, occupe un territoire plus ou moins étendu, dont les limites sont, en général, nettement fixées pour lui et pour ses voisins. Il n'en est pas seulement le maître, avec le droit exclusif, par exemple, d'y chasser ou d'y cueillir les fruits. Le sol lui "appartient", au sens mystique du mot : une relation mystique relie ses vivants et ses morts aux puissances occultes de toutes sortes qui peuplent cette terre, qui lui permettent d'y vivre [...] »[95].

« L'objectif implicite de Bernard Rudofsky est de montrer que tous ces habitats étaient réalisés sans architecture et correspondaient au mieux à des modes de vie ancrés dans un territoire géographique dont ils exploitaient les ressources. Le sous-entendu est que la société industrielle, qui avait signifié le déracinement de populations, n'a pas été capable de produire des habitats de cette qualité d'ancrage. »[97]

On peut retrouver, dans cette mise en confrontation, comment les archétypes d'un temps cyclique ont sûrement amené les humains à conserver certains rites collectifs et sacrés malgré une volonté d'innovation. On peut parler d'intuition primaire. Une intuition qui prouve l'importance des cycles et du fait qu'il ne faut pas les séparer de la linéarité induit par le modernisme. Finalement dans ces temporalités, on peut voir qu'archaïque et innovation ne sont pas opposés, mais complémentaires.

Le temps linéaire est en accord avec une histoire, un passé, un présent, un avenir. Apparu dans les sociétés occidentales, on leur a donné un récit unique et le but de ne jamais reproduire la même chose pour toujours « avancer dans le temps ». « C'est par un rejet de toute intuition cyclique du temps que s'est constituée la croyance rationaliste en un progrès de l'humanité, qui est une des composantes majeures de l'idéal des Lumières. Selon Hegel, ce rejet exprimerait la reconnaissance du hiatus séparant l'ordre de la nature (où tout se reproduit et se répète) et l'ordre de l'histoire (temps événementiel dont l'essence est la non-répétition). »[17]

Au contraire, les sociétés étant cycliques, dites « non occidentales », sont souvent vues comme étant primitives, archaïques, qui n'avancent pas dans le monde, car elles répètent les mêmes gestes, événements, traditions, sans avoir une volonté de les faire évoluer. Tel est la vision que portent les sociétés linéaires sur les sociétés cycliques. « Une conception cyclique du temps a souvent été comprise par la pensée moderne comme la marque du primitivisme d'une culture ou le symptôme d'une régression archaïsante chez un sujet. Une telle conception, dans les deux cas, résulterait d'une attitude de fuite devant la réalité de l'irréversibilité temporelle. »[18]

Pourtant les deux temporalités présentent des intérêts et ne sont pas toujours dissociables. Certains aspects du temps ne peuvent pas changer, comme le cycle des saisons, les années qui se ressassent. Mais on trouve aussi une linéarité dans le temps, au travers de la naissance et de la mort par exemple, qui annoncent un début et une fin.

Les sociétés linéaires ont encore des cycles de traditions et événements qui se répètent, bien qu'elles évoluent vers une société progressiste. Cette innovation linéaire n'est pas à tarir, elle fait partie de l'humain, qui évolue depuis des millénaires. « Ni primitive, ni infantile, ni archaïque, mais archétypique selon C. G. Jung, cette conception d'un temps cyclique fait par de l'héritage immémorial de l'humanité. Elle se retrouve en toute civilisation, à toute époque, sur tous les continents. Elle y exprime l'attitude traditionnelle de l'humain face à une historicité dont le sens est problématique. »[19]

Ces temporalités sont très importantes en architecture. Le cycle revêt l'idée de recommencer avec plutôt que d'en finir avec. C'est un principe souvent mis de côté alors qu'il est porteur d'une grande richesse conceptuelle. On le voit ressurgir dans l'architecture contemporaine, dans les travaux d'In situ par exemple. Mais la linéarité du temps ne peut se faire mettre de côté, elle est essentielle. En effet, certains éléments nécessaires à l'architecture se transforment et perdent en capacité. Par exemple, une poutre en bois ne retrouvera jamais sa forme et sa résistance initiale, pourtant elle n'en demeure pas moins réutilisable. Il y a une sorte de balance entre les temps. Le temps cyclique ne veut pas dire retourner à une origine parfaitement similaire, car le temps avance et les choses évoluent. Mais cette poutre de bois pourra être employée jusqu'à sa mort naturelle, ce qui complétera son cycle sur terre, plutôt que de donner à cette poutre la mort avant son heure. « Dans ces sociétés, le temps n'est pas linéaire, il est perçu comme une spirale où les choses reviennent, transformée évidemment par l'épaisseur du temps et le contexte de leurs actualisations, mais elles reviennent. La continuité des transformations l'emporte sur la rupture. »[20]

attitude sensible qui vise à la conciliation d'un tout, marquant un caractère résiliant sachant profiter des cycles des saisons et du climat comme force oubliée.

« En fait, le monde où se meut la mentalité primitive ne coïncide que partiellement avec le nôtre. Le réseau des causes secondes, qui, pour nous, s'étend à l'infini, y reste dans l'ombre, et inaperçu, tandis que des pouvoirs occultes, des actions mystiques, des participations de toutes sortes s'y mêlent aux données immédiates de la perception, pour constituer un ensemble où le réel et l'au-delà sont confondus. En ce sens, ce monde est plus complexe que notre univers. D'autre part, il est fini et fermé. Dans les représentations de la plupart des primitifs, la voûte céleste repose comme une cloche sur la surface plate de la terre ou de l'Océan. Le monde se termine ainsi au cercle de l'horizon. L'espace y est plutôt senti que conçu ; ses directions sont lourdes de qualités, et chacune de ses régions [...] participe de tout ce qui s'y trouve habituellement. La représentation du temps, surtout qualitative, reste vague : presque toutes les langues primitives sont aussi pauvres en moyens de rendre les rapports de temps que riches pour exprimer les relations spatiales. Souvent l'événement futur, s'il est considéré comme certain, et s'il provoque une émotion forte, est senti comme déjà présent. »[94]

Les traditions se doivent d'évoluer, malgré leur définition contradictoire à ce phénomène. Afin de conserver leur valeur initiale, au détriment du folklorisme, du tourisme de luxe ou de rénovations irréfléchies, il est nécessaire de les étudier dans leur fondement pour en extraire leur véritable valeur. Il faut leur permettre d'être ébranlées par le hasard de l'évolution du monde et ainsi ne pas les perdre au détriment de celle-ci.

« [...] l'archaïque c'est [...], un point de distance, un observatoire à partir duquel on peut mettre en perspective le monde contemporain, mieux comprendre les spécificités de notre société et de notre culture »[80]. L'archaïque permettrait-il de mieux comprendre le monde contemporain, le monde présent dans lequel nous vivons ? Mais « Le passé n'existe pas, il n'est perceptible que dans les traces que le présent en porte »[81]. Alors il est peut-être possible de mieux comprendre l'archaïque grâce au contemporain, en observant les éléments du présent racontant le passé. L'architecture contemporaine pourrait être celle qui joint l'inactuel à l'actuel, car le contemporain est « avec le temps, avec les temps, avec les temps ensemble »[82].

Dans un sens courant utiliser l'adjectif « contemporain » c'est prendre place dans le temps. Alors « contemporain » marque l'appartenance à une époque cristallisée par un mouvement, une pensée, un imaginaire, un rapport au monde distinct. Il exprime donc une coprésence d'acteurs et d'éléments attachés à une « identité historique »[34] singulière et commune. Définir l'architecture de « contemporaine » (par exemple), c'est conduire l'art de bâtir dans la continuité historique du présent, de l'actuel. « Contemporain » corrobore l'actualité supposant que d'autres architectures sont dépassées. Ce caractère oppositionnel fait dialoguer avec la pensée moderne comme l'exprime Bruno Latour cité par Lionel Ruffel ; « Par l'adjectif moderne, on désigne un régime nouveau, une accélération, une rupture, une révolution du temps. »[35]

Lionel Ruffel dans son livre *Brouhaha les mondes du contemporain*, nous invite à revenir au sens même de « contemporain » composé de *cum* et *tempus* exprimant ainsi « avec le temps »[36]. Il investigue alors cette notion et en décrit les caractères. Selon lui « contemporain » c'est un nouveau « mode d'être au temps »[37]. Au travers de différents textes et références, il distingue donc « contemporain » d'une énième séquence d'une représentation linéaire, successive du temps. Ensuite, il souligne le préfixe *cum* mettant à mal le caractère oppositionnel du terme dans son sens courant convoquant « contemporain » comme « compagnon du temps »[38]. De plus, l'auteur conteste ainsi une « identité historique »[39] actuelle en indiquant ; « Chacun vient avec son propre temps, sa propre conception du temps, sa propre temporalité. Si bien que ce "même temps" ressemble plus à une synchronisation de temporalités multiples, une co-temporalité. »[40], ainsi il réduit notre identité à une temporalité commune, valorisant de sorte le présent. Ruffel continue et extrait ; « Le passé n'existe pas, il n'est perceptible que dans les traces que le présent en porte »[41]. L'auteur conduit donc son enquête permettant de mettre en lumière la multiple signification de « contemporain » comme étant « avec le temps »[42], « avec les temps »[43], « avec les temps ensemble »[44].

Avec le regard de Ruffel, nous supposons qu'utiliser l'adjectif « contemporain » c'est se désenchanter d'une position « impérialiste et égocentrique »[45] pour se glisser dans les plis du temps et en révéler un présent. Ainsi l'architecture contemporaine est celle qui joint l'inactuel à l'actuel.

Le territoire est globalisé dans le monde contemporain. « Everything today is supposed to be global, but in fact no one has ever had a truly global view. You always see locally, from a situated place, through specific instruments. Better to take the localized perspective into account if we wish to reorient ourselves. To do so, we need to become aware of the many gaps that, in practice, separate the successive images that give a "global view" once pieced together »[84]. Mieux comprendre les étapes de cette globalisation du territoire permettrait de mieux comprendre son étendue et la disproportion qu'elle amène. Mais le global n'est pas à rejeter, il est à utiliser de manière équlibrée avec le local. Zumthor le dit lui-même : « Si un projet ne fait que puiser dans l'existant et dans le répertoire de la tradition, s'il répète ce que l'endroit lui fixe d'avance, il me manque le dialogue avec le monde, le rayonnement du contemporain. Si une œuvre architecturale n'est qu'un récit sur le cours du monde et l'expression d'une vision, qui ne parvient pas à faire résonner le lieu, il me manque l'ancrage sensoriel dans le lieu, le poids spécifique de ce qui est local »[85].

« La représentation du temps, surtout qualitative, reste vague : presque toutes les langues primitives sont aussi pauvres en moyens de rendre les rapports de temps que riches pour exprimer les relations spatiales. Souvent, l'événement futur, s'il est considéré comme certain, et s'il provoque une émotion forte, est senti comme déjà présent. »[100]

Sous l'épaisseur de la culture et de la tradition, primitif et archaïque se sont révélés comme l'opportunité d'une nouvelle liberté. Une liberté permettant de se soustraire aux impasses culturelles dans lesquelles les sociétés ont pu s'engouffrer. Une résurgence qui induit un intérêt pour des essentialités intuitives et humaines. En fracture avec une continuité, archaïque apparaît comme une origine permettant de se démystifier d'un fardeau culturel. Primitif est convoqué pour son caractère brut et sauvage, sa souche première autorisant de nouvelles directions conceptuelles. La pensée primitive et archaïque, par leur nature d'initiale, sert de guide pour constituer une nouvelle logique encore à déterminer.

L'adjectif primitif indique : qui est à son origine ou près de son origine, mais aussi qui est le premier, le plus ancien ou encore qui est la source, l'origine. L'intérêt pour la notion de primitif en architecture est premièrement formel comme l'explique Jacques Lucan, dans sa contribution au colloque *L'archaïque et ses possibles*[50]. Lucan parle alors de la cabane primitive de Viollet-le-Duc, de la cabane rustique de Laugier ou encore de celle de Semper. Selon lui, ces cabanes nous donnent une leçon « C'est celle de la cohérence d'un langage qui a des règles propres qu'il faut savoir reconnaître et développer. »[51] Plusieurs fois dans l'histoire, l'architecture s'est retournée vers ses origines imaginant l'acte fondateur « pour but de reconnaître ce qui est en jeu dans la conception que l'on se fait de l'architecture, conceptions formelles, qui sont d'ordre syntaxique »[52].
L'intérêt pour la notion de primitif est aussi anthropologique, nous dit-il. Pour en parler, Lucan fait référence à *Architecture sans architectes* de Rudofsky, et présente des bâtiments agricoles au Portugal ; « De ces greniers qui ressemblent à des temples primitifs, on comprend qu'ils sont liés à un environnement agricole particulier, à des cultures spécifiques, à un territoire qui fournit les matériaux, ici le granit, à des modes de vie ancestraux, etc., toutes données anthropologiques qui sont de fait implicitement lié. »[53]

La notion de primitif s'attache aussi à des groupes humains et à leur art. Les sociétés dont il est question sont celles exemptées de l'industrialisation, c'est-à-dire détachées des sociétés dites « évoluées » par leurs formes sociales et leurs techniques. Dans cette ligne d'intérêt anthropologique, le mode de pensée de ces sociétés dites primitives suscite un intérêt. Les écrits de Lucien Lévy-Bruhl aident à entrevoir une autre forme de pensée. Il parle alors de « mentalité primitive » comme une conception et un rapport différent du monde que l'on se fait. Les caractéristiques souvent reconnues, par Lévy-Bruhl, sont celles du « prélogique »[55], il dit « L'Iroquois ne se mène point par raison. La première appréhension qu'il a des choses est le seul flambeau qui l'éclaire. [...] On ne croit ordinairement que ce qu'on voit [...] »[56]. Ces caractéristiques sont aussi du mystique. Lévy-Bruhl cite alors R. Parkinson parlant d'un Mélanésien « Ce qu'il ne saisit pas immédiatement par la perception de ses sens, est sorcellerie ou action magique : y réfléchir davantage serait un travail tout à fait inutile »[57]. Ainsi, les caractéristiques de la pensée primitive sur le monde se présentent comme un ; « monde clos, qui a ainsi son espace, sa causalité, son temps, quelque peu différents des nôtres, les sociétés se sentent solidaires des autres êtres ou ensemble d'êtres, visibles et invisibles, qui l'habitent avec elles. Chaque groupe social, selon qu'il est errant ou sédentaire, occupe un territoire plus ou moins étendu, dont les limites sont, en général, nettement fixées pour lui et pour ses voisins. Il n'en est pas seulement le maître, avec le droit exclusif, par exemple, d'y chasser ou d'y cueillir les fruits. Le sol lui "appartient", au sens mystique du mot : une relation mystique relie ses vivants et ses morts aux puissances occultes de toutes sortes qui peuplent cette terre, qui lui permettent d'y vivre [...] »[58]. Cette coalition permanente de l'homme, de l'environnement et du mystique fait apparaître, ce que Lévy-Bruhl appelle « le réseau de participation »[59]. Par comparaison, Lévy-Bruhl explique alors que « la nature au milieu de laquelle nous vivons est, pour ainsi dire, intellectualisée d'avance. Elle est ordre et raison, comme l'esprit qui la pense et qui s'y meut. Notre activité quotidienne, jusque dans ses plus humbles détails, implique une tranquille et parfaite confiance dans l'invariabilité des lois naturelles »[60]. Ainsi, l'auteur indique que « [...], notre mentalité est surtout "conceptuelle" et l'autre ne l'est guère. Il est donc extrêmement malaisé, sinon impossible, pour un Européen, même s'il s'y applique, même s'il possède la langue des indigènes, de penser comme eux, tout en semblant parler comme eux »[61]. En dépit de pouvoir comprendre leur conception du monde et leur mode de pensée dans toute leur complexité, Lévy-Bruhl décèle des points de ressemblances en ce qui concerne l'art et les techniques.

L'art « primitif » est démonstratif de leur pensée ; « La valeur exceptionnelle de certaines œuvres ou de certains procédés des primitifs, qui contraste si fort avec la grossièreté et le caractère rudimentaire du reste de leur culture, n'est pas le fruit de la réflexion ni du raisonnement »[62]. Il semble que ces œuvres et processus répondent à « [...] une sorte d'intuition qui a conduit leur main, guidée elle-même par une observation aiguë d'objets qui présentaient pour eux un intérêt particulier. Cela suffit pour aller loin. L'agencement délicat d'un ensemble de moyens appropriés à la fin poursuivie n'implique pas nécessairement l'activité réfléchie de l'entendement ni la possession d'un savoir capable de s'analyser, de généraliser, et de s'adapter à des cas imprévus. Ce peut être simplement une habileté pratique, formée et développée par l'exercice, conservé par lui, et assez comparable à celle d'un bon joueur de billard, qui, sans savoir un mot de géométrie ni de mécanique, sans avoir besoin de réflexion, a acquis l'intuition rapide et sûre du mouvement à exécuter, pour une position donnée des boules »[63]. De ce fait, qu'il soit le fruit de l'intuition pour les sociétés primitives ou de la raison pour notre société, ce caractère créatif semble nous rapprocher.

« M. Elkin en a clairement exposé la raison. "La vie même de la nature, et par conséquent aussi celle de l'espèce humaine dépend des cérémonies et des emplacements sacrés. La philosophie totémique des indigènes unit l'homme et la nature en un tout vivant, qui est symbolisé et maintenu par le complexe des mythes, des cérémonies et des emplacements sacrés. Si les mythes ne sont pas conservés avec ce qui en fait l'autorité, si les cérémonies ne sont pas célébrées, si les emplacements ne sont pas entretenus comme sanctuaires des esprits, alors le lien vital est rompu, l'homme et la nature sont séparés, et ni lui ni elles n'ont plus aucune garantie qui assure la continuation de leur existence. »[108] Ces mythes et cérémonies entrent dans les habitudes de ces sociétés, et deviennent traditionnels. Sans ceux-ci, ces sociétés ne se sentent plus connectées à ce qui les lie sur terre.
Dans la continuité du temps, les traditions se sentent dénaturées, arrachées de leurs significations profondes tandis que le primitif, inscrit dans un monde clos, se suffit à perdurer d'ancestraux rituels.

Ces phénomènes d'innovation ne sont pas non plus une solution sans contrepartie. On oublie les origines de la matière, son lien étroit au territoire, son savoir-faire ancestral, uniquement sa résistance et sa mécanique technologique sont observées dans le simple but de son exploitation. Pourtant les architectes anonymes, concepteurs de la majorité des paysages de campagnes, de montagnes, n'avaient pas les mêmes bases théoriques et scientifiques que les architectes diplômés, et ils ont construit ce que nous voyons aujourd'hui comme les traditions de l'architecture rurale. « Rural architecture is traditionally considered as a spontaneous expression of man's constructive activity, in some way "culturally elevated", because it is rich in technological solutions which place the building constructions in a tight relationship with the landscape and men's life »[87]. Ces bâtisseurs ont réussi à concevoir de telles constructions, car ils ont pris le temps de comprendre les mécanismes naturels de la matière et de ses rapports au paysage et au site. Leurs réponses architecturales sont dans le respect du temps et de ses cycles.

Le matériau était autrefois local. Mais comme dit par Le Corbusier, et cité par Lucan, « Le chemin de fer a apporté l'ardoise ; le chaume fut remplacé »[46] (en parlant des toits des maisons bretonnes). La mondialisation a emmené le matériau dans des lieux étrangers. Est-il alors légitime ? La matière est liée au local, mais aussi à un savoir-faire, à une maîtrise artisanale particulière dépendant du territoire dans lequel elle se retrouve, la déportation matérielle n'implique pas celle du savoir-faire. L'avancée des techniques de construction a conduit à un détachement de ce savoir-faire, aux dépens d'une facilité d'exécution ou alors d'une recherche de la forme de plus en plus dénaturée. La standardisation et l'amélioration de la production ont créé des matières moins chères leur donnant l'avantage sur le marché, remplaçant petit à petit les matières ancrées à une situation. « Especially working on simple rural buildings, it is important to come back to the correspondence between the idea, the concept and the way of building. Besides rehabilitation of old rural buildings, we have to recover the ability to connect with elegance and competence two or more materials, or to solve with simplicity the junction between a horizontal or vertical surface and a sloped or curved one. »[47]

La matière exprime une identité qui se rattache à des connaissances liées au territoire, mais aussi à une architecture plus engagée dans sa relation à son environnement et à ses habitants, « [...] cette authenticité est celle de la matière brute, inaltérée, parfaitement tangible, qui semble encore liée à son lieu d'origine, à sa source »[48].

Une approche phénoménologique est indispensable pour mieux comprendre la matière et ses principes. Une observation de celle-ci est nécessaire, sans rapport à une histoire culturelle. On peut le voir au travers du travail de Zumthor, cité par Lucan, « il veut mettre à jour l'essence même du matériau, libre de toute signification héritée d'une culture »[49].

Il y a dans le travail de la matière une liaison intense entre le corps et le lieu. Il est entendu par-là que l'architecte se doit de créer des ambiances et des expériences, plutôt qu'une forme et une utilisation matérielle irréfléchie.

sense of a renewed consciousness of the sustainable ways to build the territory. »[91]

« Partout où l'observation a été assez patiente et prolongée, partout où elle a fini par avoir raison de la réticence des indigènes qui est extrême touchant les choses sacrées, elle a révélé chez eux un champ pour ainsi dire illimité de représentations collectives, qui se rapportent à des objets inaccessibles aux sens, forces, esprits, âmes, mana, etc. »[103].

La matière est intensément liée à la tradition, surtout dans des milieux où le développement s'est fait de manière anonyme et spontanée, avec un savoir-faire intégré de génération en génération. Ces traditions de la matière sont ancrées dans un lieu, elles correspondent à une ou plusieurs matières locales, qui prennent souvent leurs expressions dans l'apparence des bâtiments. C'est une matière qui compose le territoire, et dépend de techniques et d'usages particuliers. « It is a tradition built up over time by man in facing the natural difficulties posed by the place with the means available and the materials offered by the place. »[98]

Ce que l'on retient de la tradition de nos jours contraste avec ses valeurs d'origine. Il ne s'agit pas non plus d'une nostalgie pour un temps ancien qui serait réinvoqué. Il est plutôt question d'être curieux et de retracer le chemin des traditions et d'en déceler, peut-être, des sillages différents pour des conditions nouvelles.

« Le mot "tradition" (en latin traditio, "acte de transmettre") vient du verbe tradere, "faire passer à un autre, livrer, remettre". Littré en a distingué quatre sens principaux : "Action par laquelle on livre quelque chose à quelqu'un" ; "transmission de faits historiques, de doctrines religieuses, de légendes, d'âge en âge par voie orale et sans preuve authentique et écrite" »[64]. Cette capacité humaine à transmettre a donc fait naître les traditions dans des communautés et des sociétés entières. Ce phénomène appartient à nous seul et c'est aussi ce qui nous permet de progresser dans le monde et de nous échapper de l'ère préhistorique.
Transmettre est irréversiblement sujet à des modifications par le receveur, qui peut avoir une vision différente de celle du transmetteur et ainsi pousser la tradition à évoluer. L'idéologie, la morale, les mentalités ainsi que les croyances d'une communauté engagent une sélection des valeurs transmises au cours du temps. Pour reprendre René Alleau et Jean Pépin, ils déclarent que : « La tradition ne se borne pas, en effet, à la conservation ni à la transmission des acquis antérieurs : elle intègre, au cours de l'histoire, des existants nouveaux en les adaptant à des existants anciens. [...] La tradition fait être de nouveau ce qui a été ; elle n'est pas limitée au faire savoir d'une culture, car elle s'identifie à la vie même d'une communauté. »[65]. Les traditions intègrent des conditions nouvelles et les adaptent à des conditions anciennes. Ces capacités d'intégration et d'adaptation montrent que, à travers les générations, les traditions se modifient pour répondre aux conditions particulières des communautés. En nous référant à V.G Childe, cité par Alleau et Pépin, nous comprenons que ces conditions appartiennent à deux catégories ; « Les sociétés, dit-il, ont à réagir autant à leur milieu spirituel qu'à leur milieu matériel, et c'est pourquoi elles se sont donné un équipement spirituel sans se borner à un matériel d'armes et d'outils. »[66]

Le long sentier des traditions paraît semé d'énigmatiques embûches, cependant elles ne semblent plus s'identifier à une communauté intrinsèque ni à un lieu particulier, si ce n'est celui d'un théâtre aux décors en papier mâché. Il semble intéressant de parcourir le chemin en sens inverse pour trouver dans leur évolution une meilleure connaissance de notre environnement et du savoir-faire, et surtout de nouvelles clés de lecture d'un rapport au monde différent. « Chaque communauté primitive se distingue des autres aussi bien par ses mythes et leurs valeurs que par les plantes qu'elle cultive, les animaux qu'elle élève, la diversité de ses choix pour l'emplacement de ses villages, le plan et le mode de construction de ses maisons, la diversité encore plus grande de ses croyances, de ses coutumes et de ses styles artistiques »[67]. Les traditions sont très vastes, aussi nombreuses qu'il y a de communautés différentes dans le monde. Ils n'existent pas une seule civilisation, mais « un nombre illimité de civilisations »[68] qui se distinguent par leurs traditions, comme l'écrit V.G. Childe, cité par Alleau et Pépin. Mais ces traditions semblent se mélanger, voire disparaître au profit de nouvelles, plus globales, qui ne prennent plus en compte une origine physique ni sacrée. L'apparition de nouvelles traditions n'est pas ce qui est remis en cause, mais plutôt leur manque d'appartenance à quelque chose de concret et le fait qu'elles prennent le dessus sur d'autres traditions pourtant ancrées dans certaines communautés, qui leur donnaient une appartenance, une liaison forte vis-à-vis des uns et des autres. « Il importe donc de ressaisir activement l'expérience traditionnelle à travers trois relations fondamentales : en tant que médiation et intégration des cultures dans les conditions variables de la nature, en tant qu'apparition d'une communauté à elle-même à travers la perpétuelle "recréation" de ses valeurs, en tant que visée de l'absolu dans ses rapports avec l'expérience du sacré. »[69]

Les traditions ont un rapport avec la nature, ainsi qu'avec l'architecture, concernant la construction, les formes, les savoir-faire et les matériaux. « Si les mythes ne sont pas conservés avec ce qui en fait l'autorité, si les cérémonies ne sont pas célébrées, si les emplacements ne sont pas entretenus comme sanctuaires des esprits, alors le lien vital est rompu, l'homme et la nature sont séparés, et ni lui ni elles n'ont plus aucune garantie qui assure la continuation de leur existence. »[70]. Sont apparu de ces natures différentes, des architectures différentes, car ces lieux nécessitent une approche architecturale différente pour répondre aux besoins des communautés concernés. Bien sûr, la nature n'est pas la seule partie concernée dans l'apparition des traditions architecturales. « For years, rural architecture seemed confined to the domination of spontaneity or "naturalness", ignoring that it is certainly not the product of an unorganized and casual human activity, but subject to rules, models, and strong ties to history and the environment. Rural architecture is, instead, always the unforeseeable result of profound conditioning in each time and place, derived from the economic, social, technical, scientific and cultural development in the community that creates, occupies and exploits that territory »[71]. Dans des territoires naturels similaires, on retrouve des communautés basées sur des traditions totalement différentes, surtout dans les milieux ruraux, car ils sont moins touchés par le globalisme et les phénomènes de dissolution que les milieux urbains.

L'aspect, la matière, la forme des constructions traditionnelles sont inspirés de ce que le milieu singulier peut leur offrir. Dans les montagnes, les constructions sont souvent en pierre et en bois, avec des murs épais pour protéger du froid. Dans des milieux plus chauds, on retrouve une architecture de terre qui isole de la chaleur. La taille des fenêtres, des entrées, des seuils, grand nombre des éléments architecturaux et de leurs traditions constructives sont en lien avec un milieu particulier. « The beauty of this architecture has long been dismissed as accidental, but today we should be able to recognize it as a result of rare, good sense in the handling of practical problems. The shapes of the houses, sometimes transmitted through a hundred generations, seem eternally valid, like those of their tools »[72]. Cette architecture est celle de l'anonyme, une architecture transmise de génération en génération, issue d'une communauté ayant de l'expérience et une connaissance de son environnement. Mais ces traditions architecturales sont en disparition. « From the commercialisation of the landscape, which consumes it even without destroying it physically, to the protection of this landscape as a collective, anonymous, eternal work of art that changes over time and becomes more precious each day due to the fast-disappearing marks of integrity left behind by the technological machines »[73]. Comme le dit Le Corbusier, et cité par Lucan, « Le chemin de fer a apporté l'ardoise ; le chaume fut remplacé. »[74], en parlant des toits de chaume des maisons bretonnes. Selon les modernes internationalistes, dont fait partie Le Corbusier, il faut faire table rase des traditions, car les progrès technologiques les rendraient obsolètes, « l'emploi de matériaux locaux n'était plus justifié. Ils proposaient par exemple de remplacer les toits traditionnels par des toits de béton en terrasse. »[75]. Un bel exemple d'implication nouvelle (le chemin de fer, la standardisation, une vision du monde) qui condamne d'un coup de massue des siècles d'élaboration.